

—Et si vous avez chaud maintenant, c'est pour nous garder notre pain, dit le colonel. Si nous n'avions que des femmes comme vous pour faire la moisson... ajouta-t-il en regardant Marie avec humeur.

—A chacun selon sa position, dit Patouche. Mademoiselle a des devoirs aussi bien que nous. C'est une trop brave demoiselle pour ne pas savoir cela.

Le colonel regarda sa nièce dans les yeux.

Marie rougit. Paule vit son embarras et lui dit :

—Venez avec moi, Marie, je vais vous mettre à l'ombre derrière les gerbes qui sont relevées.

Tout le monde suivit Paule et Marie, et l'on s'assit à l'ombre sur des gerbes renversées. Le colonel continuait de causer avec Patouche et Paule était retournée à son ouvrage.

—Pardon, colonel, dit Patouche, ce n'est pas le moment de faire la causette, voici un gros nuage qui nous fait une vilaine mine ; il pourrait bien y avoir de l'orage ce soir, et si tout cela n'était pas rentré, qui sait si demain il nous en resterait quelque chose ?

En un instant tout fut en mouvement, les travailleurs quittèrent leur repas, que Paule replaça à la hâte dans les paniers, les charrettes furent attelées ; chacun déploya cette activité que l'on n'a que dans le danger ; les femmes ramassaient les gerbes, les hommes chargeaient les voitures. On courut chercher de nouveaux chariots ; ces hommes tout à l'heure si joyeux avaient l'air inquiets, on regardait le ciel qui devenait plus noir de minute en minute.

—Bah ! dit Mme Hingrèze, nous ne sommes qu'à un pas de la Ribayre, restons. C'est très-amusant de voir tout cela, nous nous sauverons aux premières gouttes.

—Oui, c'est bien amusant ! dit le colonel d'un ton furieux qui fit sourire toute la compagnie, c'est certainement bien amusant de voir perdre tout cela, et de voir tous ces gens se tuer de fatigue à côté de vous qui bavardez là pour dire de si belles choses !

—Calmez-vous, mon ami, dit Mme Hingrèze, l'année prochaine je serai la moisson... avec Marie... là !

—Allez au diable ! dit le colonel, vous ne ferez jamais ni la moisson ni aucune autre chose.

Et courant à Patouche, il lui dit :

—Voyons, je vais vous aider, Patouche.

—Prêtez-vous vos chevaux, Monsieur, dit le paysan, nous avons assez de bras et de chariots, mais nous manquons de bêtes de trait. Le colonel partit.

A ce moment, parut au détour du chemin, le curé de Pavie qui retournait chez lui ; en voyant tous ces travailleurs inquiets il s'avança au milieu d'eux, après avoir salué Mme Hingrèze et Marie.

—Ça va mal, monsieur le curé, dit Patouche, la nuée va plus vite que nous.

—Allons Paule, descendez, dit le curé qui aperçut la jeune fille sur une voiture et travaillant comme un homme, descendez, ma fille, c'est trop fort pour vous, cela ! Et d'un mouvement lesté il sauta sur la voiture où il la remplaça.

Marie, en voyant le curé de Pavie se mettre à l'œuvre avec les laboureurs, éprouva une honte extrême de son inutilité, en voyant ces hommes, ces femmes s'entraïdant, s'encourageant les uns, les autres, le colonel, lui aussi, arrivant tout essoufflé avec ses chevaux : ce travail pénible, auquel chacun se prêtait, ne lui fit plus l'effet d'un spectacle propre à la distraire, elle comprit que ces hommes faisaient quelque chose et qu'elle ne faisait rien. Pour la première fois de sa vie elle eut conscience de sa nullité, et elle se rapprocha de Paule, et il lui sembla que ce qu'elle avait appris chez Mme Mélanie Hermance était bien inutile. Les nuées montaient toujours, coupées par de larges bandes d'un blanc jaunâtre, qui annonçaient un gros orage. Un vent léger agitait déjà la cime des arbres, les bœufs et les chevaux s'agitaient dans les traits, et les roulements sourds du tonnerre se faisaient entendre au loin.

—Allons, mes enfants, vite, vite ! criait Patouche.

Le vent devenait plus fort et balayait la poussière, les arbres pliaient et le tonnerre se rapprochait.

Au milieu de l'activité générale, Marie et Mme Hingrèze avaient été oubliées. Là il n'était plus question des politesses et des attentions de salon auxquelles elles étaient habituées ; on avait abandonné les conventions, les vraies choses de la vie se trouvaient en jeu.

Bientôt on put se mettre en marche, les voitures étaient chargées. Marie et sa tante suivirent.

Le curé de Pavie, assis sur une des voitures, disait :

—Je ne vous quitterai que lorsque les voitures seront entrées dans les granges, mes enfants.

On arriva enfin à la ferme au moment où de larges gouttes commençaient à tomber.

Les voitures furent rentrées, et au même moment l'orage éclata avec fureur. Tout était sauvé, mais il était impossible de penser à quitter la ferme en ce moment.

—Mesdames, dit le curé à Mme Hingrèze et à Marie, une heure de retard, et toutes ces richesses étaient perdues ! Si on apportait au moins à sauver son âme la même vigilance que l'on met à sauver son bien, tout irait pour le mieux ; mais on ne fait rien pour son âme. Regardez, mademoiselle Marie, ajouta-t-il, regardez cette terre grise, froide ; quelle apparence d'inertie ; on la frappe du pied, elle ne rend aucun son ; elle n'a pas de saveur, elle est grise et terne, et pourtant c'est de ses entrailles incolores que sortent les fleurs si délicates et si parfumées, les fruits si vermeils et si savoureux, les moissons, les prairies, tout. L'homme ne lui confie pas un grain qu'elle ne lui rende cent pour un. Voyez de quelle abondance elle paie les peines, de quelles largesses elle paie la vigilance qu'elle réclame ; quel air d'indifférence et quelle libéralité ! Ce n'est rien encore ; mais elle donne la paix ! Voyons, Paule, parlez aussi, ajouta le curé en apercevant Paule à ses côtés ; ne croyez-vous pas que tout cela est la vie ?

—Non, dit Paule.

—Que croyez-vous donc ?

—Je crois que ce n'est que l'apparence et le voile de la vie.

—Vous avez raison, dit le curé en regardant la jeune fille qui était pâle, fuyez pour votre âme ce que vous faites pour votre bien, ma fille ; semez et vous récolterez cent pour un, soyez vigilante et les richesses abonderont. Vous ressemblez à la terre. Vous êtes comme elle, sans couleur, terne et pâle, mais moi qui ai semé dans votre cœur, je sais quelles fleurs s'épanouissent en vous et quels fruits vous porterez, mon enfant.

Celui qui connaît la force de ces germes délicats que notre doigt ne peut toucher sans les casser et qui percent cette terre que nos pioches peuvent à peine entamer, celui qui sait de quelle manière cette petite feuille légère comme de la guaze, deviendra un arbre, et comment ces couleurs admirables des fleurs et des fruits sont contenues dans cette graine imperceptible, celui-là seul connaît votre grandeur, votre simplicité, votre courage et votre sagesse... ma fille.

—Voilà, voilà, disait M. Hingrèze, la grandeur, la simplicité, le courage, la sagesse ! Faites donc entendre cela à ces mijaurées qui ne pensent qu'à leurs chiffons, qui passent leur vie à mépriser ce qui ne leur ressemble pas et à faire des grimaces de singe à des mugnets encore plus inutiles qu'elles !... Je ne suis pas philosophe, moi... non, je ne suis pas philosophe... mais, morbleu ! je voudrais une bonne fois les voir traiter selon leurs mérites ! Jolies princesses, va ! j'en fais autant de cas que de ma première chemise ; j'espère bien qu'elles auront un jour le fouet, ne fut-ce qu'au jugement dernier... Voilà !

—Puisque vous avez fini, mon ami, dit Mme Hingrèze d'un ton doux, retournons chez nous, je vous prie ; Marie paraît souffrante.

En effet, elle était pâle, et ses yeux étaient gonflés de larmes, larmes de colère, d'humiliation, de honte.

En ce moment elle détestait Paule, elle détestait son oncle, mais surtout elle détestait sa tante. Mme Mélanie Hermance lui faisait horreur. Elle sentait qu'elle et sa tante l'avaient perdue.

A partir de ce jour, Paule fut souffrante et ne quitta plus la ferme pour aller aux champs.

Marie fut plus que jamais coquette, plus que jamais elle courut les bals et les soirées ; elle mettait à y aller une espèce de rage, elle s'abreuvait d'ennui avec une sorte d'ivresse fiévreuse.

Quelquefois elle s'arrêtait à regarder le colonel et se sentait prête à lui sauter au cou. Mais corrompue au point de se manquer de franchise à elle-même, elle détournait la tête et partait pour le bal sans même lui parler.

Un jour Mme Hingrèze dit à son mari :

—J'espère que vous voudrez bien nous accompagner au bal de ce soir ; il n'est pas convenable, vraiment, de nous présenter seules dans une maison où nous allons pour la première fois. Seriez-vous assez bon, dites-moi, pour faire cet effort ?

Le colonel continuait à fumer sa pipe, penché au-dessus du feu, et ne répondait pas.

—Faudra-t-il que je dise, pour vous excuser, que vous avez la goutte ? continua Mme Hingrèze.

—Eh ! morbleu ! dites ce qui vous plaira, je n'irai pas. Voilà-t-il pas un joli temps, cria le colonel, pour courir les chemins ! Quel plaisir avez-vous à aller frétiller en jupe de gaze au milieu d'une bande d'imbéciles... qui, s'ils font bien, se moqueront de vous. Non, non, non, cent fois non, je n'irai pas !